

Comtesse de Ségur



*Le Général
Dourakine*

Comtesse de Ségur

Le Général Dourakine



Publié par Good Press, 2022

goodpress@okpublishing.info

EAN 4064066089306

TABLE DES MATIÈRES

I

DE LOUMIGNY A GROMILINE

II

ARRIVÉE A GROMILINE.

III

DÉRIGNY TAPISSIER.

IV

MADAME PAPOFSKI ET LES PETITS PAPOFSKI

V

PREMIER DÉMÊLÉ

VI

LES PAPOFSKI SE DEVOIENT

VII

LE COMLOT

VIII

ARRIVÉE DE L'AUTRE NIÈCE

IX

TRIOMPHE DU GÉNÉRAL

X

CAUSERIES INTIMES

XI

LE GOUVERNEUR TROUVÉ

XII

RUSE DU GENERAL

XIII

PREMIER PAS VERS LA LIBERTE

XIV

ON PASSE LA FRONTIÈRE

XV

LA LAITIERE ET LE POT AU LAIT

XVI

VISITE QUI TOURNE MAL

XVII

PUNITION DES MÉCHANTS

XVIII

RECIT DU PRINCE FORÇAT

XIX

ÉVASION DU PRINCE

XX

VOYAGE PÉNIBLE, HEUREUSE FIN

XXI

L'ASCENSION

XXII

FIN DES VOYAGES, CHACUN CHEZ SOI

XXIII

TOUT LE MONDE EST HEUREUX. CONCLUSION

I

DE LOUMIGNY A GROMILINE

Table des matières

Le général Dourakine s'était mis en route pour la Russie, accompagné, comme on l'a vu dans l'Auberge de l'Angegardien, par Dérigny, sa femme et ses enfants, Jacques et Paul. Après les premiers instants de chagrin causé par la séparation d'avec Elfy et Moutier, les visages s'étaient déridés, la gaieté était revenue, et Mme Dérigny, que le général avait placée dans sa berline avec les enfants, se laissait aller à son humeur gaie et rieuse. Le général, tout en regrettant ses jeunes amis, dont il avait été le généreux bienfaiteur, était enchanté de changer de place, d'habitudes et de pays. Il n'était plus prisonnier, il retournait en Russie, dans sa patrie; il emmenait une famille aimable et charmante qui tenait de lui tout son bonheur, et dans sa satisfaction il se prêtait à la gaieté des enfants et de leur mère adoptive. On s'arrêta peu de jours à Paris; pas du tout en Allemagne; une semaine seulement à Saint-Pétersbourg, dont l'aspect majestueux, régulier et sévère ne plut à aucun des compagnons de route du vieux général; deux jours à Moscou, qui excita leur curiosité et leur admiration. Ils auraient bien voulu y rester, mais le général était impatient d'arriver avant les grands froids dans sa terre de Gromiline, près de Smolensk, et, faute de chemin de fer, ils se mirent dans la berline commode et spacieuse que le général avait amenée depuis Loumigny, près de Domfront. Dérigny avait pris soin de garnir les nombreuses poches de la voiture et

du siège de provisions et de vins de toute sorte, qui entretenaient le bonne humeur du général. Dès que Mme Dérigny ou Jacques voyaient son front se plisser, sa bouche se contracter, son teint se colorer, ils proposaient un petit repas pour faire attendre ceux plus complets de l'auberge. Ce moyen innocent ne manquait pas son effet; mais les colères devenaient plus fréquentes; l'ennui gagnait le général; on s'était mis en route à six heures du matin; il était cinq heures du soir; on devait dîner et coucher à Gjatsk, qui se trouvait à moitié chemin de Gromiline, et l'on ne devait y arriver qu'entre sept et huit heures du soir.

Mme Dérigny avait essayé de l'égayer, mais cette fois, elle avait échoué. Jacques avait fait sur la Russie quelques réflexions qui devaient être agréables au général, mais son front restait plissé, son regard était ennuyé et mécontent; enfin ses yeux se fermèrent, et il s'endormit, à la grande satisfaction de ses compagnons de route.

Les heures s'écoulaient lentement pour eux; le général Dourakine sommeillait toujours. Mme Dérigny se tenait près de lui dans une immobilité complète. En face étaient Jacques et Paul, qui ne dormaient pas et qui s'ennuyaient. Paul bâillait; Jacques étouffait avec sa main le bruit des bâillements de son frère. Mme Dérigny souriait et leur faisait des chut à voix basse. Paul voulut parler; les chut de Mme Dérigny et les efforts de Jacques, entremêlés de rires comprimés, devinrent si fréquents et si prononcés que le général s'éveilla.

«Quoi? qu'est-ce? dit-il. Pourquoi empêche-t-on cet enfant de parler? Pourquoi l'empêche-t-on de remuer?

Madame Dérigny: «Vous dormiez, général; j'avais peur qu'il ne vous éveillât.»

Le général: «Et quand je me serais éveillé, quel mal aurais-je ressenti? On me prend donc pour un tigre, pour un ogre? J'ai beau me faire doux comme un agneau, vous êtes tous frémissants et tremblants. Craindre quoi? Suis-je un monstre, un diable?»

Mme Dérigny regarda en souriant le général, dont les yeux brillaient d'une colère mal contenue:

Madame Dérigny: «Mon bon général, il est bien juste que nous vous tourmentions le moins possible, que nous respections votre sommeil.

Le général: «Laissez donc! je ne veux pas de tout cela, moi. Jacques, pourquoi empêchais-tu ton frère de parler?»

Jacques: «Général, parce que j'avais peur que vous ne vous missiez en colère. Paul est petit, il a peur quand vous vous fâchez; il oublie alors que vous êtes bon; et, comme en voiture il ne peut pas se sauver ou se cacher, il me fait trop pitié.»

Le général devenait fort rouge; ses veines se gonflaient, ses yeux brillaient; Mme Dérigny s'attendait à une explosion terrible, lorsque Paul, qui le regardait avec inquiétude, lui dit en joignant les mains:

«Monsieur le général, je vous en prie, ne soyez pas rouge, ne mettez pas de flammes dans vos yeux: ça fait si peur! C'est que c'est très dangereux, un homme en colère: il crie, il bat, il jure. Vous vous rappelez quand vous avez tant battu Torchonnet? Après, vous étiez bien honteux. Voulez-vous qu'on vous donne quelque chose pour vous amuser?

Une tranche de jambon, ou un pâté, ou du malaga? Papa en a plein les poches du siège.»

A mesure que Paul parlait, le général redevenait calme; il finit par sourire et même par rire de bon coeur. Il prit Paul, l'embrassa, lui passa amicalement la main sur la tête. «Pauvre petit! c'est qu'il a raison. Oui, mon ami, tu dis vrai; je ne veux plus me mettre en colère: c'est trop vilain.

—Que je suis content! s'écria Paul. Est-ce pour tout de bon ce que vous dites? Il ne faudra donc plus avoir peur de vous! On pourra rire, causer, remuer les jambes?

Le général: «Oui, mon garçon; mais quand tu m'ennuieras trop, tu iras sur le siège avec ton papa.»

Paul: «Merci, général; c'est très bon à vous de dire cela. Je n'ai plus peur du tout.»

Le général: «Nous voilà tous contents alors. Seulement, ce qui m'ennuie, c'est que nous allons si doucement.»

—Hé! Dérigny, mon ami, faites donc marcher ces izvochtchiks; nous avançons comme des tortues.

Dérigny: «Mon général, je le dis bien; mais ils ne me comprennent pas.»

Le général: «Sac à papier! ces drôles-là! Dites-leur dourak, skatina, skareï!»

Dérigny répéta avec force les paroles russes du général; le cocher le regarda avec surprise, leva son chapeau, et fouetta ses chevaux, qui partirent au grand galop. Skareï! Skareï! répétait Dérigny quand les chevaux ralentissaient leur trot.

Le général se frottait les mains et riait. Avec la bonne humeur revint l'appétit, et Dérigny passa à Jacques, par la glace baissée, des tranches de pâté, de jambon, des

membres de volailles, des gâteaux, des fruits, une bouteille de bordeaux: un véritable repas.

«Merci, mon ami, dit le général en recevant les provisions; vous n'avez rien oublié. Ce petit hors-d'oeuvre nous fera attendre le dîner.» Dérigny, qui comprenait le malaise de sa femme et de ses enfants, pressa si bien le cocher et le postillon, qu'on arriva à Gjatsk à sept heures. L'auberge était mauvaise: des canapés étroits et durs en guise de lits, deux chambres pour les cinq voyageurs, un dîner médiocre, des chandelles pour tout éclairage. Le général allait et venait, les mains derrière lui; il soufflait, il lançait des regards terribles. Dérigny ne lui parlait pas, de crainte d'amener une explosion; mais, pour le distraire, il causait avec sa femme.

«Le général ne sera pas bien sur ce canapé, Dérigny; si nous en attachions deux ensemble pour élargir le lit?»

Le général se retourna d'un air furieux. Dérigny s'empressa de répondre:

«Quelle folie, Hélène! le général, ancien militaire, est habitué à des couchers bien autrement durs et mauvais. Crois-tu qu'à Sébastopol il ait eu toujours un lit à sa disposition? la terre pour lit, un manteau pour couverture. Et nous autres pauvres Français! la neige pour matelas, le ciel pour couverture! Le général est de force et d'âge à supporter bien d'autres privations.»

Le général était redevenu radieux et souriant.

«C'est ça, mon ami! Bien répondu. Ces pauvres femmes n'ont pas idée de la vie militaire.»

Dérigny: «Et surtout de la vôtre, mon général; mais Hélène vous soigne parce qu'elle vous aime et qu'elle

souffre de vous voir mal établi.»

Le général: Très bonne petite Dérigny, ne vous tourmentez pas pour moi. Je serai bien, très bien. Dérigny couchera près de moi sur l'autre canapé, et vous, vous vous établirez, avec les enfants, dans la chambre à côté. Voici le dîner servi; à la guerre comme à la guerre! Mangeons ce qu'on nous sert. Dérigny, envoyez-moi mon courrier.»

Dérigny ne tarda pas à ramener Stépane, qui courait en avant en téléga (voiture) pour faire tenir prêts les chevaux et les repas. Le général lui donna ses ordres en russe et lui recommanda de bien soigner Dérigny, sa femme et ses enfants, et de deviner leurs désirs.

«S'ils manquent de quelque chose par ta faute, lui dit le général, je te ferai donner cinquante coups de bâton en arrivant à Gromiline. Va-t'en.

—Oui, Votre Excellence», répondit le courrier.

Il s'empressa d'exécuter les ordres du général, et avec toute l'intelligence russe il organisa si bien le repas et le coucher des Dérigny, qu'ils se trouvèrent mieux pourvus que leur maître.

Le général fut content du dîner mesquin, satisfait du coucher dur et étroit. Il se coucha tout habillé et dormit d'un somme depuis neuf heures jusqu'à six heures du lendemain. Dérigny était comme toujours le premier levé et prêt à faire son service. Le général déjeuna avec du thé, une terrine de crème, six kalatch, espèce de pain-gâteau que mangent les paysans, et demanda à Dérigny si sa femme et ses enfants étaient levés. Dérigny: «Tout prêts à partir, mon général.»

Le général: «Faites-les déjeuner et allez vous-même déjeuner, mon ami; nous partirons ensuite.»

Dérigny: «C'est fait, mon général; Stéphane nous a tous fait déjeuner, avant votre réveil.»

Le général: «Ha! ha! ha! Les cinquante coups de bâton ont fait bon effet, à ce qu'il paraît.»

Dérigny: «Quels coups de bâton, mon général? Personne ne lui en a donné.»

Le général: «Non, mais je les lui ai promis si vous ou les vôtres manquez de quelque chose.»

Dérigny: «Oh! mon général!»

Le général: «Oui, mon ami; c'est comme ça que nous menons nos domestiques russes.»

Dérigny: «Et... permettez-moi de vous demander, mon général, en êtes-vous mieux servis?»

Le général: «Très mal, mon cher; horriblement! On ne les tient qu'avec des coups de bâton.»

Dérigny: «Il me semble, mon général, si j'ose vous dire ma pensée, qu'ils servent mal parce qu'ils n'aiment pas et ils ne s'attachent pas à cause des mauvais traitements.»

Le général: «Bah! bah! Ce sont des bêtes brutes qui ne comprennent rien.»

Dérigny: «Il me semble, mon général, qu'ils comprennent bien la menace et la punition.»

Le général: «Certainement, c'est parce qu'ils ont peur.»

Dérigny: «Ils comprendraient aussi bien les bonnes paroles et les bons traitements, et ils aimeraient leur maître comme je vous aime, mon général.»

Le général: «Mon bon Dérigny, vous êtes si différent de ces Russes grossiers!»

Dérigny: «A l'apparence, mon général, mais pas au fond.» Le général: «C'est possible; nous en parlerons plus

tard; à présent, partons. Appelez Hélène et les enfants.»

Tout était prêt: le courrier venait de partir pour commander les chevaux au prochain relais. Chacun prit sa place dans la berline; le temps était magnifique et le général de bonne humeur, mais pensif. Ce que lui avait dit Dérigny lui revenait à la mémoire, et son bon coeur lui faisait entrevoir la vérité. Il se proposa d'en causer à fond avec lui quand il serait établi à Gromiline, et il chassa les pensées qui l'ennuyaient, avec une aile de volaille et une demi-bouteille de bordeaux.

II

ARRIVÉE A GROMILINE.

[Table des matières](#)

Après une journée fatigante, ennuyeuse, animée seulement par quelques demi-colères du général, on arriva, à dix heures du soir, au château de Gromiline. Plusieurs hommes barbus se précipitèrent vers la portière et aidèrent le général, engourdi, à descendre de voiture; ils baisèrent ses mains en l'appelant Batiouchka (père); les femmes et les enfants vinrent à leur tour, en ajoutant des exclamations et des protestations.

Le général saluait, remerciait, souriait. Mme Dérigny et les enfants suivaient de près. Dérigny avait voulu retirer de la voiture les effets du général, mais une foule de mains s'étaient précipitées pour faire la besogne. Dérigny les laissa faire et rejoignit le groupe, autour duquel se bousculaient les femmes et les enfants de la maison,

répétant à voix basse Frantsousse (Français) et examinant avec curiosité la famille Dérigny.

Le général leur dit quelques mots, après lesquels deux femmes coururent dans un corridor sur lequel donnaient les chambres à coucher; deux autres se précipitèrent dans un passage qui menait à l'office et aux cuisines.

«Mon ami, dit le général à Dérigny, accompagnez votre femme et vos enfants dans les chambres que je vous ai fait préparer par Stéphane; on vous apportera votre souper; quand vous serez bien installés, on vous mènera dans mon appartement, et nous prendrons nos arrangements pour demain et les jours suivants.

—A vos ordres, mon général», répondit Dérigny. Et il suivit un domestique auquel le général avait donné ses instructions en russe.

Les enfants, à moitié endormis à l'arrivée, s'étaient éveillés tout à fait par le bruit, la nouveauté des visages, des costumes.

«C'est drôle, dit Paul à Jacques, que tous les hommes ici soient des sapeurs!»

Jacques: «Ce ne sont pas des sapeurs: ce sont les paysans du général Paul: «Mais pourquoi sont-ils tous en robe de chambre?»

Jacques: «C'est leur manière de s'habiller; tu en as vu tout le long de la route; ils étaient tous en robe de chambre de drap bleu avec des ceintures rouges. C'est très joli, bien plus joli que les blouses de chez nous.»

Ils arrivèrent aux chambres qu'ils devaient occuper et que Vassili, l'intendant, avait fait arranger du mieux possible. Il y en avait trois, avec des canapés en guise de

lits, des coffres pour serrer les effets, une table par chambre, des chaises et des bancs.

«Elles sont jolies nos chambres, dit Jacques; seulement je ne vois pas de lits. Où coucherons-nous?»

Dérigny: «Que veux-tu, mon enfant! s'il n'y a pas de lits, nous nous arrangerons des canapés; il faut savoir s'arranger de ce qu'on trouve.»

Dérigny et sa femme se mirent immédiatement à l'ouvrage, et quelques minutes après ils avaient donné aux canapés une apparence de lits. Paul s'était endormi sur une chaise; Jacques bâillait, tout en aidant son père et sa mère à défaire les malles et à en tirer ce qui était nécessaire pour la nuit.

Ils se couchèrent dès que cette besogne fut terminée, et ils dormirent jusqu'au lendemain. Dérigny, avant de se coucher, chercha à arriver jusqu'au général, qu'il eut de la peine à trouver dans la foule de chambres et de corridors qu'il traversait.

Il finit pourtant par arriver à l'appartement du général, qui se promenait dans sa grande chambre à coucher, d'assez mauvaise humeur. Quand Dérigny entra, il s'arrêta, et, croisant les bras:

«Je suis contrarié, furieux, d'être venu ici; tous ces gens n'entendent rien à mon service; ils se précipitent comme des fous et des imbéciles pour exécuter mes ordres qu'ils n'ont pas compris. Je ne trouve rien de ce qu'il me faut. Votre auberge de l'Ange-gardien était cent fois mieux montée que mon Gromiline. J'ai pourtant six cent mille roubles de revenu! A quoi me servent-ils?»

Dérigny: «Mais, mon général, quand on arrive après une longue absence, c'est toujours ainsi. Nous arrangerons tout cela, mon général; dans quelques jours vous serez installé comme un prince.»

Le Général: «Alors ce sera vous et votre femme qui m'installerez, car mes gens d'ici ne comprennent pas ce que je leur demande.»

Dérigny: «C'est la joie de vous revoir qui les trouble, mon général. Il n'y a peut-être pas longtemps qu'ils savent votre arrivée?»

Le Général: «Je crois bien! je n'avais pas écrit; c'est Stéphane qui m'a annoncé.»

Dérigny: «Mais... alors, mon général, les pauvres gens ne sont pas coupables: ils n'ont pas eu le temps de préparer quoi que ce soit.»

Le Général: «Pas seulement mon souper, que j'attends encore. En vérité, cela est trop fort!»

Dérigny: «C'est pour qu'il soit meilleur, mon général, c'est pour que les viandes soient bien cuites, qu'on vous les fait attendre.»

Le Général, souriant: «Vous avez réponse à tout, vous... Et je vous en remercie, mon ami, ajouta-t-il après une pause, parce que vous avez fait passer ma colère. Et comment êtes-vous installés, vous et les vôtres?»

Dérigny: «Très bien, mon général: nous avons tout ce qu'il nous faut.»

«Votre Excellence est servie», dit Vassili, en ouvrant les deux battants de la porte.

Le général passa dans la salle à manger, suivi de Dérigny, qui le servit à table; cinq ou six domestiques

étaient là pour aider au service.

«Ha! ha! ha! dit le général, voyez donc, Dérigny, les visages étonnés de ces gens, parce que vous me servez à boire.»

Dérigny: «Pourquoi donc, mon général? C'est tout simple que je vous épargne la peine de vous servir vous-même.»

Le Général: «Ils considèrent ce service comme une familiarité choquante, et ils admirent ma bonté de vous laisser faire.»

Le souper dura longtemps, parce que le général avait faim et qu'on servit Une douzaine de plats; le général refaisait connaissance avec la cuisine russe, et paraissait satisfait.»

Pendant que le général retenait Dérigny, Mme Dérigny, après avoir couché les enfants, examina le mobilier, et vit avec consternation qu'il lui manquait des choses de la plus absolue nécessité. Pas une cuvette, pas une terrine, pas une cruche, pas un verre, aucun ustensile de ménage, sauf un vieux seau oublié dans un coin.

Après avoir cherché, fureté partout, le découragement la saisit; elle s'assit sur une chaise, pensa à son auberge de l'Ange-gardien, si bien tenue, si bien pourvue de tout; à sa soeur Elfy, à son beau-frère Moutier, au bon curé, aux privations qu'auraient à supporter les enfants, à son pays enfin, et elle pleura.

Quand Dérigny rentra après le coucher du général, il la trouva pleurant encore; elle lui dit la cause de son chagrin; Dérigny la consola, l'encouragea, lui promit que dès le lendemain elle aurait les objets les plus nécessaires; que sous peu de jours elle n'aurait rien à envier à l'Ange-

gardien; enfin il lui témoigna tant d'affection, de reconnaissance pour son dévouement à Jacques et à Paul, il montra tant de gaieté, de confiance dans l'avenir, qu'elle rit avec lui de son accès de désespoir et qu'elle se coucha gaiement.

Elle prit la chambre entre celle des enfants et celle de Dérigny, pour être plus à leur portée; la porte resta ouverte.

Tous étaient fatigués, et tous dormirent tard dans la matinée, excepté Dérigny, qui conservait ses habitudes militaires et qui était près du général à l'heure accoutumée. Son exactitude plut au général.

«Mon ami, lui dit-il, aussitôt que je serai prêt et que j'aurai déjeuné, je vous ferai voir le château, le parc, le village, les bois, tout enfin.»

Dérigny: «Je vous remercie, mon général: je serai très content de connaître Gromiline, qui me paraît être une superbe propriété.»

Le général, d'un air insouciant: «Oui, pas mal, pas mal; vingt mille hectares de bois, dix mille de terre à labour, vingt mille de prairie. Oui, c'est une jolie terre: quatre mille paysans, deux cents chevaux, trois cents vaches, vingt mille moutons et une foule d'autres bêtes. Oui, c'est bien.»

Dérigny souriait.

Le général: «Pourquoi riez-vous? Croyez-vous que je sois un menteur, que j'exagère, que j'invente?»

Dérigny: «Oh non! mon général! Je souriais de l'air indifférent avec lequel vous comptiez vos richesses.»

Le général: «Et comment voulez-vous que je dise? Faut-il que je rie comme un sot, que je cabriole comme vos enfants, que je fasse semblant de me croire pauvre?»

Dérigny: «Du tout, mon général; vous avez dit on ne peut mieux, et c'est moi qui suis un sot d'avoir ri.»

Le général: «Non, monsieur, vous n'êtes pas un sot, et vous savez très bien que vous ne l'êtes pas; ce que vous en dites, c'est pour me calmer comme on calme un fou furieux ou un enfant gâté. Je ne suis pas un fou, monsieur, ni un enfant, monsieur; j'ai soixante-trois ans, et je n'aime pas qu'on me flatte. Et je ne veux pas qu'un homme comme vous se donne tort pour excuser un sot comme moi. Oui, monsieur, vous n'avez pas besoin de faire une figure de l'autre monde et de sauter comme un homme piqué de la tarentule. Je suis un sot; c'est moi qui vous le dis; et je vous défends de me contredire; et je vous ordonne de me croire. Et vous êtes un homme de sens, d'esprit, de coeur et de dévouement. Et je veux encore que vous me croyiez, et que vous ne me preniez pas pour un imbécile qui ne sait pas juger les hommes, ni se juger lui-même.

—Mon général, dit Dérigny d'une voix émue, si je ne vous dis pas tout ce que j'ai dans le coeur de reconnaissance et de respectueuse affection, c'est parce que je sais combien vous détestez les remerciements et les expansions...»

Le général: «Oui, oui, mon ami; je sais, je sais. Dites qu'on me serve ici mon déjeuner et allez vous-même manger un morceau.»

Dérigny alla exécuter les ordres du général, entra dans son appartement, y trouva sa femme et ses enfants dormant d'un profond sommeil, et courut rejoindre le général, dont il ne voulait pas exercer la patience.



DÉRIGNY TAPISSIER.

Table des matières

Quand Mme Dérigny s'éveilla, elle se trouva seule: les enfants dormaient encore, et son mari n'y était pas. N'ayant pour tout ustensile de toilette qu'un seau d'eau, elle s'arrangea de son mieux, cherchant à écarter les pensées pénibles de la veille et à mettre toute sa confiance dans l'intelligence et le bon vouloir de l'excellent Dérigny.

Effectivement, quand il revint de sa tournée avec le général, il apporta à sa femme une foule d'objets utiles et nécessaires qu'il avait su demander et obtenir.

«Comment as-tu fait pour avoir tout ça?» demanda Mme Dérigny émerveillée.

Dérigny: «J'ai fait des signes; ils m'ont compris. Ils sont intelligents tout de même, et ils paraissent braves gens.»

Quand les enfants s'éveillèrent, leur déjeuner était prêt: ils y firent honneur et furent enchantés des améliorations de leur mobilier.

Quelques semaines se passèrent ainsi; Jacques et Paul commençaient à apprendre le russe et même à dire quelques mots: les enfants des domestiques les suivaient partout et les regardaient avec curiosité. Un jour Jacques et Paul parurent en habit russe: ce furent des cris de joie; ils s'appelaient tous pour les regarder: Mishka, Vaska, Pétrouska, Annoushka, Stépane, Mashinèka, Sanushka, Càtineka, Anicia ¹; tous accoururent et entourèrent Jacques et Paul, en donnant des signes de satisfaction. A la grande surprise de Paul, ils vinrent l'un après l'autre leur baiser la main. Les petits Français, protégés et grandis par la faveur du général, leur semblaient des êtres supérieurs, et ils

éprouvaient de la reconnaissance de l'abandon de l'habit français pour le caftane national russe.

Note 1: ([retour](#)) Diminutifs de Michel, Basile, Pierre, André, Etienne, Marie, Sophie, Catherine, Agnès. Les accents indiquent la syllabe sur laquelle il faut appuyer fortement.

Paul: «Pourquoi donc nous baisent-ils les mains?»

Jacques: «Pour nous remercier d'être habillés comme eux et d'avoir l'air de nous faire Russes.»

Paul, vivement: «Mais je ne veux pas être Russe, moi; je veux être Français comme papa, maman, tante Elfy et mon ami Moutier.»

Jacques: «Sois tranquille, tu resteras Français. Avec nos habits russes nous avons l'air d'être Russes, mais seulement l'air.»

Paul: «Bon! sans quoi j'aurais remis ma veste ou ma blouse de Loumigny.»

Pendant qu'ils parlaient, un grand mouvement se faisait dans la cour; un courrier à cheval venait d'arriver; les domestiques s'empressèrent autour de lui; les petits Russes se débandèrent et coururent savoir des nouvelles. Jacques et Paul les suivirent et comprirent que ce courrier précédait d'une heure Mme Papofski, nièce du général comte Dourakine. Elle venait passer quelque temps chez son oncle avec ses huit enfants. On alla prévenir le général, qui parut assez contrarié de cette visite; il appela Dérigny.

«Allez, mon ami, avec Vassili, pour arranger des chambres à tout ce monde. Huit enfants! si ça a du bon sens de m'amener cette marmaille! Que veut-elle que je fasse de ces huit polissons? Des brise-tout, des criards!— Sac à papier! j'étais tranquille, ici, je commençais à m'habituer à tout ce qui y manque; vous, votre femme et